

Je préfère le terme HP que j'ai employé tout le long de mon carnet de bord et dans ce texte à celui de CHS (Centre Hospitalier Spécialisé). D'abord car « spécialisé » est un adjectif, à mon sens et au vu de mon expérience, trop confus et général, pas assez rigoureux. Finalement il peut englober tout et n'importe quoi. Ensuite, car les mots ont leur importance tout autant que les maux que cet hôpital spécialisé traite. Et ces maux relèvent de la souffrance psychique et mentale et non pas de cors aux pieds...

Une infirmière qui, un de mes jours de souffrance, m'avait proposé de m'isoler avec elle pour parler du malaise que je ressentais à ce moment précis, me fit remarquer que je ne « finirai pas à l'HP ». Je venais de lui indiquer qu'à aucun moment de ma vie je n'aurais imaginé « finir à l'HP ». J'ai cru, sur l'instant, voyant qu'elle m'interrompait, que c'était l'abréviation « HP » qui ne lui convenait pas ou lui posait question. Bien évidemment, il ne s'agissait pas de cela mais bien de ce mot « finir ».

Bien sûr, je ne finirai pas à l'HP, mais certains y finiront... Cette expression a donc bien un sens... celui qui fait froid dans le dos.

HP est tellement plus parlant ! Hôpital Psychiatrique. Là, on sait d'emblée de quoi l'on parle, de quoi souffrent les patients, les « fous » comme j'aime à les appeler très respectueusement. Ils souffrent de souffrance... Pourquoi nous nommé-je

les « fous » ? Parce que le terme est tellement plus explicite que schizophrène, psychotique, bipolaire, paranoïaque, catatonique, et autres douceurs... Tout le monde sait ce qu'est un fou même sans connaître la nature exacte des maux dont il souffre. Et, nous les fous, nous nous en fichons. Quelle importance que la pathologie d'untel ou d'untel ? Chacun à un prénom, sa folie est sa propre folie et aucune distinction ne peut être faite entre nous, les fous, par nous, les fous. C'est mieux ainsi.

HP pour « Hauts Perchés » aussi. Car, nous le sommes tous, hauts perchés. Perchés sur le fil du rasoir, perchés sur nos nuages, perchés artistiquement, perchés sur la branche prête à céder, perchés dans nos mots, perchés dans nos pensées, perchés sur le rouleau insoumis et dévastateur des crises qui s'annoncent, perchés sur la bulle volatile du silence, perchés sur la corde raide des doutes, des incertitudes, des angoisses, des craintes, perchés sur la roue libre et perpétuelle de nos dé-sillusions.

On peut également, semble-t-il, être « fier » de sa dépression. Hautain même. Oui, c'est bien cela, j'en ai fait la terrible expérience. Du moins est-ce ainsi que j'ai interprété « l'anecdote » : une connaissance a eu la délicatesse de dire à ma fille, sur le ton le plus caustique qu'il soit, que sa mère « du haut de sa dépression, blablabla, blablabla... ». J'en viens à me demander s'il ne s'agit pas là de jalousie. Mais, jalousie de quoi ? De ma dépression ? Peut-on envier une dépression ? La considérer comme excuse bidon ? Ma maladie ne serait-elle qu'une illusion ? Ou bien cette personne n'est-elle pas capable d'avoir une dépression ?

N'est-il pas donné à tout le monde de la subir ? J'ai dû mal à suivre... Et finalement, que m'importe l'avis non averti de certains autres ?!

Perchés mais libres aussi. Perchés sur la voie de la guérison, perchés sur la branche supportée par les autres, par leurs tendres mots, leur soutien, leurs réconforts, perchés sur les cils des yeux des fous, sur leurs maux aussi, perchés sur la toile soigneusement et finement tissée par les soignants, perchés sur les épaules de nos êtres chers, perchés à bout de bras de l'espoir.

Perchés pour mieux s'envoler.